

SELEN ITOKA

Partie fine



Partie fine

SELEN
ITOKA

Partie fine



Ouvrage destiné à un public averti

Partie 1

Présentations

L'appartement est richement décoré. Une longue table de noyer traverse la pièce principale de toute sa rectitude. Elle est protégée d'une pellicule de plastique qui la nappe et recueillera la sauce et les miettes. Dessus la chère, déjà dressée, attend les invités pour se faire engloûtir.

Marc se trouve actuellement dans le grand salon. Il a mis son plus beau costume, un trois-pièces loué pour la soirée. Complet noir, chemise blanche, jeu de contrastes. Il feuillette quelques-uns des papiers qu'il tient en main ainsi qu'une enveloppe remplie et scellée. Autour de lui, les canapés et les fauteuils sont d'occasion et sortis pour l'occasion. Ils pointent tous vers le centre de la pièce, c'est-à-dire lui, debout sur un tapis épais et confortable.

La sonnette retentit. Marc plie les feuilles en deux et les range dans la poche intérieure de son veston. Il s'observe rapidement dans le reflet d'une babiole, aperçoit l'une de ses mèches de cheveux pendante, la redresse d'un doigt humide et l'accôle au reste de la masse. Il se dirige ensuite vers la porte, accompagné de son plus grand sourire.

Chloé. Chloé, quinze ans plus tard mais qui sourit timidement, comme à l'époque. Elle n'a guère grandi mais elle a pris davantage de formes.

Ses joues d'abord, plus arrondies. Ses épaules descendent sur des bras charnus, révélant une poitrine encore plus généreuse qu'à l'époque. De son ventre plutôt plat partent des hanches, prémices de ses amples cuisses. Ses fesses prolongent certainement cette rondeur mais Marc ne les voit pas encore. Il l'accueille d'une embrassade et Chloé rougit. La tête furtivement posée contre l'épaule de Marc, ses sens et sa mémoire semblent se perdre dans ce parfum musqué qu'elle sent. Elle se souvient...

Ils échangent quelques formules d'usage, de politesse : qu'est-ce que tu deviens, tu n'as pas changé. Marc lui raconte qu'après avoir quitté le lycée, il est devenu violoncelliste à succès depuis une décennie. Il a acheté cet appartement cinq ans auparavant et s'est dit il y a quatre mois qu'il serait bien de se retrouver tous, quinze ans après leur classe commune de terminale S au lycée Gargantua. Chloé ne l'aurait jamais imaginé faire ce métier mais se réjouit d'une telle réussite. Elle précise qu'elle a poursuivi une carrière scientifique pour finir dans une grande compagnie d'assurances.

Ils parlent du temps qui passe, du temps qu'il fait, jusqu'à ce que la sonnerie retentisse à nouveau. Deux personnes, cette fois, Bérengère et Jérémie. Bérengère, bien sûr, est devant. En l'embrassant, elle enveloppe Marc de ses bras et de son parfum surabondant, pressant volontairement ses formes et son corps. Jérémie se contente de lui serrer la main d'une poigne qu'il espérait plus virile. En blaguant, Bérengère dit qu'elle a dû arracher Jérémie à une partie de jeu de rôle – tu sais, ces trucs de geeks, avec des personnages et des coups de dés – qu'il tenait absolument à

faire ce soir, pour l'amener ici. Tu imagines ? Plus de trente ans, et encore à ces gamineries ! Faut grandir, mon petit, conclut-elle en lui mettant une main sur les fesses, et Jérémie s'excuse d'un petit rire gêné et niais.

Alors, qu'est-ce que tu deviens ? Une nouvelle fois, Marc décline son curriculum de violoncelliste, d'acheteur d'appartement et d'organisateur. Il précise, bien sûr, à quel point ça lui fait plaisir de tous les revoir. Bérengère travaille dans une banque, gère de nombreux portefeuilles, rencontre de nombreux hommes bons à tout point de vue, si tu vois ce que je veux dire – clin d'œil à Marc. S'il y a une chose pour laquelle elle est douée, c'est bien ça, et ce n'est pas Jérémie qui va le contredire. Jérémie, lui, est ingénieur dans le génie civil, un métier un peu répétitif mais intéressant et surtout... bref, il trace des routes, le coupe Bérengère.

Thomas arrive quelques minutes après. Il relève ses lunettes de soleil qu'il portait malgré la nuit tombante, passe sa main gauche dans sa coiffure laquée de gel, claque bruyamment la main de Marc, alors, bien ? On t'a pas vu depuis que tu t'es barré en classe de terminale en cours d'année ! Qu'est-ce que tu deviens ? Il n'attend pas la réponse et précise que lui, il est dans le commerce, il gravit les échelons, pas besoin d'études, juste de la gueule et de la gouaille, et pour ça, pas de soucis. Il est en train de se faire une belle cagnotte pour ne plus rien avoir à branler dès quarante ans. Il serre distraitement la main de Jérémie sans le regarder et après un « salut, les poulettes », pose un « smack » long et bruyant sur la joue de Bérengère, qui glousse, et sur celle de Chloé, qui rougit.

Kristina sonne quelques minutes après et Marc marque un temps d'arrêt à sa vue. Elle a gardé le même sourire rêveur qu'il y a quinze ans. Impassible jusque-là, Marc semble soudain troublé. Elle dit bonjour mais semble regarder à travers lui. Son sourire donne l'impression d'être sans cesse sur le point de disparaître, et pourtant il ne la quitte jamais. Un sourire évanescent, éternel. Elle salue tout le monde d'un léger geste de la main, remercie Marc pour l'invitation, puis elle disparaît rapidement dans l'une des pièces.

Djamel arrive en s'excusant de son retard alors qu'il est en avance. Il s'excuse ensuite de n'avoir rien apporté alors que Marc avait précisé de venir les mains vides. Il arbore une barbe de quelques jours, plus due à la négligence qu'à un minutieux entretien. Ses cheveux, longs et ébouriffés, sont attachés en chignon au niveau de sa nuque, pour une raison plus pratique qu'esthétique. Alors, cher Marc, qu'est-ce que tu deviens ? Marc lui répond violoncelle, appartement, et lui retourne sa question. Djamel commence une phrase précisant qu'il est dans la traduction, que ça fonctionne plutôt bien et... mais Marc est distrait par quelqu'un d'autre. Djamel suspend sa phrase, attend quelques secondes que l'attention revienne vers lui puis, comme ce n'est pas le cas, il juge qu'au final ça n'a pas d'importance et s'éloigne vers le salon.

Étienne et Fabienne, eux, arrivent avec un retard d'exactly une demi-heure. Étienne : guindé dans un costume trois-pièces impeccable, impeccablement coiffé, la chemise impeccablement repassée, aucun faux pli. Fabienne est habillée de manière simple et professionnelle. Un chemisier blanc, d'autant plus éclatant qu'il contraste avec

sa peau de couleur noir ébène. Tailleur serré, bas discrets couvrant ses longues, longues jambes, elle porte des chaussures sans talons mais dépasse quand même Étienne de quelques centimètres. Main dans la main, ils ne cachent pas la relation qu'ils entretiennent, justement, depuis quatorze ans, initiée un an après le lycée. Au moment de se saluer, Marc et Étienne marquent un léger temps d'arrêt. Une légère contraction, les mains serrées et tendues. Fabienne baisse discrètement les yeux en embrassant Marc, puis son regard repart directement vers Étienne, et ensemble, ils vont saluer les autres. Après les félicitations pour cette longévité de couple presque anachronique, de nouvelles félicitations surviennent, car ils vont se lancer dans un projet professionnel : leur propre boîte de consultant informatique. Ils viennent justement de réussir une levée de fonds prometteuse. Ils s'y connaissent peu, c'est sûr, mais toujours plus que la majorité de la population qui n'y comprend rien et aura besoin de leurs conseils (*rires*).

Claire arrive aussi en retard, prévenant qu'elle devra certainement partir en avance. C'est la folie à son bureau d'étude sociologique en ce moment. Comme il est l'un des seuls à encore obtenir des subventions, ils doivent plancher vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour maintenir leur réputation à flot. Menue, elle possède un physique fin, presque effacé, des cheveux torturés vers l'arrière, sanglés dans un chignon planté d'épingles. Marc lui demande ce qu'elle devient à part son boulot, mais Claire lui précise qu'elle est uniquement investie dans ses ECS. Études des Comportements Sociologiques, suppose Marc. Claire semble sur le point de le contredire, mais aperçoit soudain Bérengère et Jérémie dans la

foule. Éclair dans son regard. Elle prend l'excuse du nombre pour ne saluer l'assemblée que d'un geste qui obtiendra peu de retours, puis s'éloigne en prenant son téléphone portable pour paraître occupée. Puis elle croise à nouveau Bérengère qui, après l'avoir fixée, saisit délibérément la main de Jérémie en souriant. Son visage se fige, se brouille et elle se réfugie dans les toilettes.

*

Claire, seule

Bérengère ne me verra pas pleurer. Je ne lui offrirai pas cette victoire, pas après quinze ans sans la voir...

Je me déçois, je me pensais plus forte. J'ai passé des années à mettre de la distance entre moi, mes émotions et cette histoire d'amour qui n'a jamais eu lieu. Voilà qu'il me suffit de les revoir pour que je sois chamboulée comme une gamine...

Vingt secondes. J'ai pu tenir vingt secondes avant de courir m'isoler. Bravo, Claire. Je vois déjà le sourire triomphant de Bérengère quand je sortirai des toilettes, lorsqu'elle serrera la main de ce...

Bien sûr, je savais qu'ils seraient là, pourtant... Mais j'ignorais que Bérengère pousserait le vice jusqu'à s'afficher directement avec lui. Et je ne pensais pas que j'aurais autant de *mal* à les voir.

Je me regarde dans le miroir de ces toilettes, le regard bouffi de larmes, et je me revois à dix-huit ans, les mêmes yeux rouges, à cause du même garçon. Qu'est-ce que je l'aimais... Je le voyais, au lycée, et je me consumais. Tout en lui me plaisait. Son corps, grand et fin. Ses muscles, serrés, presque noueux. Ses cheveux noirs et en bataille, que j'imaginai aussi désordonnés que son esprit. Son regard sombre et perdu en permanence dans

les mondes imaginaires de ses livres ou de ses jeux de rôles.

Je l'imaginai d'une très grande douceur. Je me prenais à rêver. Je croyais lui plaire, aussi. J'interprétais des regards en coin, je devinais des sous-entendus dans ses paroles gênées. Même si je n'ai jamais osé rien entreprendre, j'avais déjà orchestré une grande et belle histoire d'amour entre nous, cachée sous les apparences désinvoltes du quotidien.

Pas si cachée que ça. Bérengère s'en est rendu compte. Nous étions à deux mois de la fin d'année. Juste avant, il y avait eu une grande fête à la campagne, au début du printemps. Deux semaines plus tard, Bérengère organisait sa propre fête. Jérémie était invité, pas moi. Elle le fit boire et le dépucela dans sa propre chambre. Le lundi suivant, elle commentait en détail ce qu'ils avaient fait, c'est-à-dire pas grand-chose vu qu'il avait, selon ses dires, « terminé » assez rapidement. Elle faisait marrer la classe avec la qualité de l'acte, et lui, benoîtement, gloussait comme un enfant gêné. Il aurait besoin d'entraînement, elle s'en chargeait car, s'il y avait une chose pour laquelle elle était bonne, avait-elle dit, c'était bien ça. On le lui avait assez fait remarquer. La classe riait, et Bérengère, sans le moindre trouble, me fixait droit dans les yeux, tandis que je plongeais les miens derrière un livre pour cacher mes larmes.

Effectivement, ils le refirent, souvent. Je le sais, car elle commentait chaque fois leur performance les jours suivants, expliquant ses progrès – faibles –, le ridiculisant un peu plus tandis que lui rougissait, hennissant de ce même rire idiot. Et je l'ai recroisé, par hasard, il y a un an, et j'ai compris que rien n'était fini. Qu'il la voyait toujours...

J'ai compris la leçon. Je paraissais déjà froide à l'époque, je le suis réellement devenue. Depuis

quinze ans, mes aventures sentimentales sont avant tout sexuelles, et courtes. Une obligation de l'espèce. Je n'irais pas plus loin et ne quitterais pas cette protection indispensable. Elle va me permettre de tenir toute cette soirée. Hors de question que je me défile. Je me suis promis d'aller jusqu'au bout, je tiendrai parole.

Je fais couler de l'eau glacée dans le creux de mes mains et la projette sur mon visage. Je m'anesthésie. Je me regarde : j'ai retrouvé mon expression habituelle, qu'on estime généralement dédaigneuse. Très bien, c'est exactement ce que je cherche.

Je tire la chasse à vide, histoire de donner le change et de justifier ma présence ici, puis je sors rejoindre les autres.

*

Chloé, Bérengère, Jérémie, Thomas, Kristina, Djamel, Étienne, Fabienne et Claire. Marc les compte une dernière fois du regard, laisse passer quelques minutes de « tu n'as pas vieilli, tu n'as pas changé, ton appartement est somptueux, Marc », puis annonce qu'il est temps de se mettre à table. Les invités passent des canapés en cuir à ceux au caviar, qui ponctuent une table remplie de victuailles, aïoli, liqueurs, cœurs d'artichaut. Chaud ou froid, salé et sucré, à poêle ou à vapeur, il y en a pour tous les goûts. Une heure s'écoule, en même temps que les bouteilles de champagne, et les premiers plats sont âprement dévorés.

Claire n'a eu que de maigres succès de conversation avec ses voisins, ne tente pas beaucoup, aussi, et se contente d'observer les autres. Djamel, lui, ne répond que par des hochements de tête en se grattant nerveusement la barbe. Il essaie quelquefois de prendre part au dialogue, mais

s'arrête généralement au bout de quelques mots, faute d'attention et se contente de sourire continuellement. Jérémie s'est retrouvé à côté de Thomas. Il garde les yeux rivés sur son repas, les levant parfois sur Bérengère, qui l'ignore, puis sur Claire, qui affecte de l'ignorer. Alors qu'il fourre en permanence quelque chose dans sa bouche pour donner un prétexte à son silence, Thomas, lui, se charge de rétablir l'équilibre en parlant à tue-tête, comme s'il avait besoin de dominer toutes les discussions. Tous les souvenirs du lycée y passent. « Bon, Marc, tu vas nous dire pourquoi tu t'es barré deux mois avant la fin de l'année, en terminale ? T'as ton bac, au moins ? » Marc ne répond pas et pose une question sans importance à sa voisine de table. Voyant l'attention diminuer, Thomas embraie sur les souvenirs graveleux. La fête où tout le monde était présent, aux beaux jours, vous vous rappelez ? Dans cette putain de maison de campagne ! J'avais serré, bien sûr, mais je n'étais pas le seul. Qu'est-ce que ça avait baisé, ce soir-là ! Un vrai clapier à lapins ! Kristina et Étienne, vous l'avez fait, n'est-ce pas ? Ne niez pas, tout le monde vous a vus partir dans les champs ! C'était sauvage, hein ? En communion avec la nature !

Les deux personnes incriminées deviennent rouges, l'une de honte, l'autre de colère. Kristina en perd presque son sourire. Étienne pose sa main sur celle de sa femme, Fabienne, qui le fixe de ses grands yeux noirs, et demande poliment qu'on change de sujet. Emporté par son élan lyrique, Thomas ne remarque pas le regard bref et glacial que lui a lancé Marc. Régulièrement, ce dernier porte la main à la boursouffure de son costume, causée par les feuilles pliées en deux dans l'enveloppe, compressées, prêtes à jaillir.

Au bout de quelques instants, enfin, il fait tinter d'un son clair son verre en cristal tout en se levant.

Les discussions s'éteignent, les sourires s'affichent, un discours, un discours !

Marc, avec légèreté et armé de son plus beau sourire, prononce donc un discours :

« Mes amis, tout d'abord, merci d'avoir pu *tous* vous rendre disponibles pour cette soirée. Si je vous ai réunis... »

Il s'ensuit une allocution de trois minutes. Elle est claire, succincte et précise. Lorsqu'il la termine, tous les sourires ont disparu.

Mise en place

Silence.

Un silence lourd et profond. Ça avait été un beau tableau de retrouvailles, ça ressemble désormais à une nature morte. Personne ne bouge, n'ose bouger. Djamel laisse plusieurs secondes sa fourchette remplie et tendue dans le vide en direction de sa bouche avant de s'en rendre compte et de l'abaisser.

Tous fixent Marc, le maître de cérémonie.

Claire crève le silence d'un simple mot :

— Pardon ?

Ce mot résonne et résume, semble-t-il, l'état d'esprit de tous les participants. Pardon ? Il faut dire qu'après deux heures à s'échanger des banalités, cette annonce donne l'impression d'un coup de semonce.

Étienne appuie alors la demande de Claire.

— Oui, tu peux répéter, Marc ?

Le sourire de Marc se plisse légèrement de mépris.

— Tu te sous-estimes, Étienne. Je suis certain que tu as bien compris dès la première fois.

Un léger tic d'irritation défigure furtivement le visage d'Étienne. Il regarde Fabienne, son assiette, Marc à nouveau, mais ne dit rien.

— Sérieux, mec, tu déconnes ? fait Thomas.

— Je ne « déconne » pas, je vous propose un jeu d'improvisation théâtrale.

— Ça, je pense qu'on a tous compris, se rattrape Étienne, énervé. Par contre, il serait bien que tu réexpliques les conditions.

Le sourire de Marc s'agrandit davantage. Autour de la table, les invités ont recommencé à s'animer et les attitudes sont diverses. Certains ont un sourire en coin, quelques-uns semblent profondément choqués, et d'autres, enfin, se contentent de regarder Marc, concentrés et consternés.

— Nous allons effectuer une improvisation théâtrale qui sera particulière, en effet. En guise de costume, vous n'en porterez pas. Vos objets d'improvisation, vous les avez déjà sur vous. Vous allez *créer* quelque chose avec vos partenaires et vous mouler à la personnalité que je vais vous imposer.

— En gros, fait Thomas d'une voix volontairement grasse, tu nous proposes une grosse partouze.

— NON !

Le ton de Marc s'est soudain durci, et sa main, repliée contre la table, impose le silence d'un coup sec face aux grommellements naissants. Un regard glacial vers Thomas, qui prend un air innocent, puis sa voix s'adoucit :

— Improvisation théâtrale, assène-t-il une troisième fois. Il faudra être créatif et passionné. Le seul détail qui le différencie, c'est la nature des épreuves. Ce n'est pas une « partouze », comme tu dis.

Thomas avait directement baissé les yeux après l'énervement de Marc. Il répond désormais, en simple repartie :

— Si tu le dis...

Marc ne prend pas la peine de répondre et laisse le silence s'installer à nouveau.

— Donc tu ne plaisantes pas, fait Étienne. Qu'est-ce qui te fait croire que nous allons accepter ?

— Entre autres, vingt-deux mille cinq cents euros.

Nouveau silence de la tablée, différent du premier. Encore une fois, plus de la moitié des invités pensent à une blague.

— P... pardon ? demande Djamel, qui semble aussitôt s'excuser d'avoir posé cette question.

Marc soupire.

— Ce n'est pourtant pas compliqué, Djamel. Vous êtes neuf. À la fin de cette improvisation, il y aura un vainqueur qui empochera vingt-deux mille cinq cents euros. Celui qui aura été le plus convaincant.

— Sortis d'où ?

— De mon compte. (Il ouvre son veston et, de sa poche intérieure, déplie le premier feuillet.) Voici mon relevé bancaire de ce mois-ci.

Il le passe à la première personne à sa droite – Chloé –, qui le regarde quelques secondes sans vraiment comprendre puis le transmet à son propre voisin, Djamel.

— Bien sûr, vous pouvez vous dire qu'il s'agit d'un faux. Je ne demande qu'à vous prouver le contraire sur mon portable. Dès que la partie est terminée, je transfère l'argent au vainqueur devant les yeux des huit autres témoins et...

— Pourquoi tu fais ça, Marc ?

Pour la première fois, l'attention est déviée vers la personne qui vient de lui couper abruptement la parole.

— Que veux-tu dire, Étienne ?

— « Tu te sous-estimes, Marc. Je suis sûr que tu as parfaitement compris la première fois » fait Étienne en déformant sa voix. (Puis, laissant une tension palpable planer durant quelques secondes, il rajuste la manche de sa chemise, qui n'avait pas besoin de l'être, et continue :) Qu'est-ce que ça t'apporte de claquer vingt-deux mille cinq cents

euros dans un jeu sexuel entre tes anciens camarades de lycée, sincèrement ?

— De l'argent, fait Marc, j'en ai. Il n'y a qu'à voir cet appartement. Pour ce genre de jeu, cette récompense n'est pas excessive.

— Pour résumer, tu veux savoir si l'argent peut te payer une orgie avec des camarades de classe ? Tu n'avais pas besoin de recourir à ça pour séduire, à l'époque, mon « ami ». Tu as perdu ton sex-appeal ?

— Je serai l'arbitre, Étienne, répond calmement Marc en détachant les syllabes, comme s'il s'adressait à un enfant. Par définition, je ne m'implique pas dans les différentes parties. Je ne « joue » pas.

— C'est faux, lâche Étienne. Tu joues tout autant que nous. Tu t'es lancé un pari : savoir si notre petite bande va bander pour de l'argent. Voir à quel point nous sommes vénaux, et si tu peut convaincre les plus réticents.

Étienne se lève calmement.

— Ce n'est pas mon cas, Marc. (Il range parfaitement sa chaise sous la table.) Je ne suis plus ta pute.

Il jette un regard à Fabienne accompagné d'un geste de la tête lui faisant signe de se lever. Fabienne hésite une seconde, s'aperçoit qu'on la voit hésiter et se lève. Sans dire un mot, ils quittent la pièce en claquant la porte de manière volontairement bruyante.

Silencieux, Marc patiente quelques secondes avant de reprendre :

— Tous ceux qui le souhaitaient sont partis ?

Les autres hésitent encore, bien sûr. Cette petite joute verbale les a déstabilisés.

— Contrairement à ce que pense mon « ami » Étienne, mes motivations ne doivent pas être au centre de votre hésitation. Voyez les choses d'un

point de vue purement factuel : Est-ce que vous souhaitez effectuer ce que je vous propose ?

Il laisse planer quelques secondes de silence, puis continue :

— Pour cela, il faut bien comprendre de quoi il est question et être honnêtes avec vous-mêmes. Nous avons tous eu le fantasme de coucher avec plusieurs personnes à la fois. De coucher avec des gens de sa classe. C'est une occasion unique. Elle ne sortira pas de ces murs et ne se reproduira probablement jamais. Regardez-vous. Regardez-vous tous, et dites-vous que, si vous le souhaitez, dans moins d'un quart d'heure, vous serez nus.

Il prend le temps de poser son regard sur chaque invité :

— Je sais ce que vous devez vous dire. Certains d'entre vous ne se sont pas vus depuis quinze ans, vous n'avez entretenu que des relations excessivement superficielles, et maintenant, je vous propose des relations sexuelles. Mais vous verrez. Malgré le jeu, malgré tout, elles seront... honnêtes.

Il marque un nouveau temps d'arrêt :

— Car entre nous, où est vraiment l'artificiel ? Où est vraiment le jeu ? Durant les deux premières heures qui viennent de passer, on a tous donné l'impression d'être ravis de se revoir, on a affiché des sourires d'occasion... Ce que nous venons de vivre, c'est la superficialité de la vie où, constamment, nous jouons des rôles. Dans notre couple, à notre travail... même lorsqu'on est seul, face au miroir. Je vous propose le contraire : admettez que vous avez un rôle à jouer et soyez sincères à travers lui. Soyez libres, comme vous ne l'avez jamais été. Les masques vont tomber, vous allez vous mettre à nu dans tous les sens du terme. Croyez-moi, il ne s'agira pas que de sexe. Vous allez tous gagner quelque chose dans cette expé-

rience et pas uniquement vingt-deux mille cinq cents euros pour l'un d'entre vous.

Nouveau silence, puis :

— Vous avez *tous* une raison d'y participer.

Il regarda à nouveau chacun des membres de l'assemblée puis répéta :

— Tous.

— Je suis partante !

La première volontaire est Bérengère. Elle lève la main comme l'écolière d'avant et s'est dressée sur son siège.

— Très bien, Bérengère.

Devant le regard de Jérémie, elle sort un bruyant :

— Oh, Jérémie, tu ne vas pas *encore* faire ton coincé. (Guettant l'approbation humoristique de la salle, elle ajoute :) Tu l'es bien assez lorsqu'on est au lit.

Elle part ensuite d'un rire tonitruant tandis que Jérémie s'enfonce dans son siège et que Claire s'est tendue, torturant entre ses doigts une cigarette imaginaire.

— Moi aussi je suis partant, sort Thomas d'une voix qui semble regretter de ne pas avoir été le premier à se prononcer. Partouze, « improvisation », appelle ça comme tu veux, mais si je peux baiser et qu'en plus ça me rapporte un paquet de fric, je vous suis !

Marc ferme les yeux d'un air crispé et se contente de dire :

— Je n'en attendais pas moins de toi, Thomas.

À l'assemblée, il dit :

— À présent, il faut se décider. Ceux qui sont d'accord pour participer se rendent dans le salon. Ceux qui ne sont pas intéressés prennent la porte. Il n'y aura pas de conséquences, pas de rancune. C'est votre choix.

Il marque un temps, puis conclut :

— Si vous restez, par contre, vous acceptez de vous soumettre sans conditions à mes règles et de vous laisser guider.

Thomas part dans l'autre pièce en balançant ses épaules au ralenti. Bérengère s'y rend aussi et, après avoir jeté un regard à Jérémie, ce dernier la rejoint. Les autres sont encore en pleine hésitation et certains semblent regarder la porte de sortie, lorsque Claire se lève soudain :

— Je participe.

Marc sourit.

— Tu ne le regretteras pas, Claire.

— Je sais.

Elle regarde le reste de l'assemblée.

— Vous avez peur ou quoi ? Si la « frigide » de la terminale est prête à le faire, vous n'avez aucune excuse.

Plus encore que le discours de Marc et la vulgarité de Thomas, l'allocution de Claire semble les convaincre. Les autres membres se lèvent un à un, puis se rendent au salon. Marc sourit en les voyant bouger et son regard s'arrête plus longtemps sur Kristina qui, elle aussi, change de pièce.

Dans le salon, les gens s'observent de manière très différente qu'il y a une petite heure à peine. Ils ne semblent pas comprendre où ils sont. Ils ne semblent pas réaliser que, bientôt, ils seront déshabillés, les uns sur les autres, les uns léchant les autres, les uns dans les autres. Ils sont encore dans un état transitoire, à mi-chemin entre le vernis social qu'ils ont consciencieusement appliqué toute la soirée et la mise à nu radicale qu'ils vont effectuer. Marc sort de sa poche sept feuilles, qu'il tend à chacun d'entre eux.

— Tout d'abord, commence-t-il, vous allez me signer ce document. C'est simplement la preuve que vous êtes ici de votre plein gré, et que vous ne parlerez à personne de cette soirée. Ça n'a rien

d'officiel, bien sûr, mais symboliquement, il me semble nécessaire de rassurer les plus hésitants.

Son regard s'est arrêté sur Claire et Djamel, qui rougissent et balbutient quelques mots incompréhensibles. Lorsqu'ils ont tous signé, ils se sentent différents. Comme si ces quelques points d'encre venaient de les ancrer ici.

Marc récupère les papiers avec un sourire, comme si l'effet produit l'avait satisfait, puis il sort de sa poche une enveloppe scellée qu'il ouvre. Dix papiers et un carnet. Il met le carnet dans sa poche, distribue sept des dix papiers aux différents invités, en glisse un autre dans sa poche, les autres de retour dans l'enveloppe, l'enveloppe dans son veston.

— Voici vos rôles, dit-il. Il n'y a que peu d'éléments, pour que vous laissiez voguer votre imagination à travers lui. Lisez, apprenez, imprégnez-vous. Nous commençons dans quelques minutes – il est important que vous ne soyez pas *trop* prêts !

Il feuillette les premières pages de son carnet d'un air distrait, puis dit :

— Je vous laisse les découvrir.

Il disparaît ensuite dans la salle à manger.

*

Marc est seul dans la cuisine. Il semble concentré sur un document. Immobile plusieurs minutes, il le remet ensuite dans sa poche, d'où il l'avait extrait, et rejoint les autres.

À peine a-t-il rejoint le salon que Thomas bondit sur lui.

— Tu déconnes ?

— Je déconne quoi ?

— Le rôle que tu m'as refilé. Tu déconnes ?

— Pas du tout. Vous avez chacun un rôle, et des contraintes. Je vous préviens, le gagnant sera

celui qui respectera le mieux son rôle. Il faut que vous deveniez votre personnage. Que vous viviez à travers lui. Sans quoi, ce petit jeu ne servira à rien.

— Il est hors de question que j'aie ce genre de rôle ! s'indigne-t-il. Regardez !

Tout autour de lui, il montre ce que contient sa feuille, puis la lit à haute voix :

Thomas

Rôle : Personne soumise. (« SOUMISE ! » répète-t-il en criant.) Interdiction de prendre le dessus, de dominer une situation.

— Thomas chéri, siffle Bérengère. On a tous une feuille, je te rappelle. Et on a tous des rôles... étranges.

— Attends. (Il lit une nouvelle fois sa feuille.) Je n'ai même pas le droit de *prendre le dessus* ! Comment je peux prendre mon pied sans prendre le dessus.

— Le but n'est pas de prendre ton pied, dit Marc, impassible, mais de t'immerger dans ton rôle. Et je te rappelle que, si tu restes ici, tu te soumetts aux règles que j'édicte.

— *Bullshit*. Si je reste, c'est pour baiser...

Thomas arrête de discuter et regarde Kristina. Avec un sourire entendu, il s'approche d'elle et, tout en plaquant une main sur ses fesses, dit :

— Kristina, on a intérêt à jouer ensemble, ça fait quinze ans que j'ai envie de te sauter. Avec toi, je veux bien être soumis ou faire tout ce que tu veux, princesse !

Le sourire aérien de Kristina avait résisté jusqu'alors. Plus maintenant. Calmement, elle s'avance vers Marc, le regarde fixement, Marc blanchit, tente ensuite de reprendre contenance. Sans un mot, elle lui tend son papier. On s'attend

à ce qu'elle parle, qu'elle conclue cette histoire qui n'a pas commencé. Elle n'en fait rien. Elle quitte le salon, et Marc, après un regard noir sur Thomas, la rejoint rapidement.

*

— Kristina. Ne pars pas comme ça. Ça fait quinze ans...

Kristina se retourne. Son regard est beaucoup moins vapoureux qu'avant. Celui de Marc est beaucoup moins assuré.

— Oui, Marc, ça fait quinze ans. Depuis ton départ du lycée. Et là...

— Et là ce sont nos retrouvailles.

— De quelles retrouvailles parles-tu, Marc ? De tout le monde ou simplement des nôtres ?

— Les deux.

Pour la première fois, une teinte d'énervement semble percer dans le regard nébuleux de Kristina.

— C'est comme ça que tu imaginais nos retrouvailles, Marc ? Toi et moi dans une partie de jambes en l'air ? Tu t'es dit que ce serait le meilleur moyen pour... enfin me baiser ?

Marc souffle et répond sans réfléchir.

— Je n'ai pas le droit de te toucher, Kristina. (Il se reprend :) Je voulais organiser cette soirée pour certaines raisons, et l'une d'entre elles était de te revoir. C'est comme ça qu'il faut le prendre. Pas pour coucher avec toi ou te voir coucher avec d'autres. Juste te revoir.

Kristina laisse passer un silence, incroyablement long.

— Tu m'as vue. Adieu.

Elle sort en claquant la porte d'entrée. Marc reste quelques instants immobile, les yeux rêveurs semblant traverser la porte qui vient de se fermer.

Puis, sur son visage abattu, Marc se recompose une assurance et revient dans le salon.

*

Sourire forcé, le regard de Marc est furieux et sa voix glaciale :

— Bravo, Thomas...

— Relax, Marc. (Son regard s'appuie lourdement sur chaque femme présente dans la pièce.) Il reste encore un paquet de jolis petits paquets. On avait un bon cru, à l'époque !

— D'ailleurs, le coupe vertement Marc, tu vas inaugurer la soirée, Thomas. Tu seras avec Chloé.

— Avec la grosse ? s'exclame Thomas. Putain, tu le fais exprès, Marc.

Il ne remarque même pas Chloé, à ses côtés, de plus en plus rouge au fur et à mesure de ses paroles.

— Sérieux, Marc ? C'est parce que Kristina s'est barrée, c'est ça ?

À nouveau, il ne remarque pas le regard de Marc et continue.

— Franchement... Déjà, je commence, ensuite je dois me taper l'autre...

— Tu ne dois pas te « taper » qui que ce soit, fait Marc d'un ton sec. Même si vous devez improviser, il y aura une thématique lors des premières manches. Ici, il s'agit de la fellation.

Thomas, prêt à s'exciter davantage, se calme soudain.

— Ah bon ? Elle doit me sucer, c'est tout ?

— Thomas ! s'écrie presque Chloé, désormais cramoisie.

— Bah quoi. C'est pas moi qui le dis, c'est le maître du jeu, précise Thomas pour se dédouaner. Tu dois me sucer, c'est tout.

— Ce n'est pas « tout », rectifie Marc. Vous avez un rôle à tenir. C'est primordial. Tu dois

être passif, elle doit être dominatrice. Et vous devez improviser.

— Dominatrice en me suçant, siffle Thomas. T'en as de bonnes, toi. Je m'excuse, mais c'est complètement con. Elle commence très mal, ta soirée, mon petit.

— Nous verrons, répond calmement Marc.

— Bon ! coupe soudain Thomas. Comme je dois être au meilleur de ma forme pour ce qui va se passer, je commence par aller pisser. T'inquiète pas, dit-il en faisant un clin d'œil à Chloé, je me rincerai la queue avant de revenir.

Chloé n'en peut plus et adresse un regard suppliant à Marc qui, pour toute réponse, murmure entre ses dents.

— Tu te dépêches, Thomas.

— Je prendrai le temps qu'il faudra, répond-il. Je vais pas me stresser pour si peu.

*

Thomas, seul

Putain, ma vessie était prête à craquer ! Y a rien de mieux que de pisser quand t'as envie de pisser. Je secoue ma queue – t'as toujours quelques gouttes qui restent –, la rince dans le lavabo, je suis un homme de parole, puis je me regarde dans le miroir, et là, je vois un beau gosse. Je peaufine mon air décoiffé en arrangeant quelques mèches. Et je vais prendre le temps qu'il faut. Ils doivent bien criser là-bas. Parfait. Ça leur apprendra à me faire commencer par la grosse.

Putain... Je suis sûr que c'est pour se venger d'avoir fait partir sa Kristina. Sa putain de déesse. À l'époque, il aurait donné n'importe quoi pour elle, et elle a fini avec ce gland d'Étienne. C'est pour ça qu'il était vexé, tout à l'heure. Bien fait pour sa gueule. J'ai jamais pu blairer ses airs de

ténébreux maudit qui faisaient mouiller toutes les filles du lycée. En même temps, comment tu veux lutter contre un orphelin ? Accident de voiture quand il avait trois ans, les deux parents morts sur le coup, et lui, sur le siège arrière, qui survit. Face à ça, tu cherches même pas. L'empathie, l'instinct maternel, toutes ces conneries. Je me pétais déjà les bras à la muscu à l'époque, et c'est sa gueule d'ange cassé qui récoltait le pactole. Et maintenant, tout ce que j'ai, c'est la grosse. Ça commence très mal. J'aurais même préféré Claire la frigide. Je n'aime pas les grosses. Trop de formes. Trop de gras. Je rabaisse mes standards quand je les baise. Comme si je leur faisais une faveur. Il aurait pas pu me refiler Bérengère, merde ! J'ai l'air de quoi, moi, maintenant ?

Tout me réussit depuis des années. Fric et gonzesses. Comme quoi, c'est pas les études qui amènent le succès, y a qu'à voir Djamel. Pour te parler grec ancien, y a du monde. Pour le reste, que dalle. Moi, peu d'études, commercial, le bagou, l'instinct, manager, et maintenant directeur d'agence ! Boulot ou gonzesses, c'est la même technique. Que je baise un client ou une nana, c'est pareil. Tu séduis, tu embrouilles, emballé c'est pesé. Des centaines de gonzesses, au moins, et maintenant... ça. Déchéance, putain. Heureusement, que c'est une pipe, parce que j'aurais jamais supporté de la tringler.

Mais bon, ce n'est qu'un mauvais moment à passer avant ce qui risque d'être un sacré kiffe. Et puis, qui sait, peut-être que je prendrai un peu de plaisir en déchargeant. On peut toujours être surpris.

Je ferme le robinet que j'avais laissé ouvert tout ce temps, oublie de tirer la chasse et rejoins les autres.

*

Tout le monde l'attend tandis que Thomas revient, lentement, un grand sourire aux lèvres. Chloé, au milieu, tente de disparaître, d'être inexistante, alors que tous les regards sont posés sur elle. Thomas s'approche d'elle et son sourire devient vicieux. Puis il lui fait un clin d'œil, assorti d'un claquement de langue.

Marc claque soudain des mains, imposant le silence et coupant court aux dernières hésitations.

— Prenez place. Thomas et Chloé, en piste. Passif, dominatrice, fellation, improvisation. Même si vous n'aurez bientôt plus de vêtements, il vous faudra broder sur ces quelques mots. C'est indispensable, sans quoi, pas de récompenses, pas de victoire.

Il laisse ensuite passer quelques secondes, semblables à une éternité.

— À présent, jouez !



10332

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 24 janvier 2016

Dépôt légal : janvier 2016.
EAN 9782290084663
OTP L21EPLN001384N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion